

plus que des fruits hybrides! Ainsi l'on verrait les catholiques eux-mêmes enfermer la religion entre les murs du sanctuaire et l'empêcher de rayonner dans les associations. En vérité, n'est-ce pas faire le jeu de nos adversaires, qui affichent ouvertement la volonté de laïciser la charité et de neutraliser les oeuvres?

Que ce soit là une hypothèse extrême, j'y consens, mais il n'en demeure pas moins que les oeuvres interconfessionnelles donnent prise à un danger contre lequel les catholiques doivent se mettre en garde. Qu'ils veillent avec le plus grand soin à ce que l'organisation ne dévie pas de la neutralité inscrite dans les statuts; qu'ils regardent de près si l'oeuvre pour laquelle on les sollicite se tient bien, comme elle le prétend, dans une sphère ouverte à tous, qu'ils aient à coeur, enfin, de n'accepter point dans l'association une place inférieure, une fonction de second ordre, une sorte de *diminutio capitis*. Le péril que je signale n'est pas chimérique, et l'on a vu parfois, dans certaines oeuvres interconfessionnelles, les catholiques servir d'étiquette pour faire passer plus facilement une marchandise frelatée. J'ai connu une société de secours mutuel fondée par des catholiques, enrichie de leurs sacrifices, mais librement ouverte à tous, et qui, au bout de dix ans, s'est trouvée accaparée par les francs-maçons et est devenue franchement anti-religieuse. On ne s'est aperçu du mal que lorsqu'il était irréparable.

POURQUOI LES FEMMES D'AUJOURD'HUI N'ÉCRIVENT PLUS (Article de Mlle Debrol, de *La Femme contemporaine*, juin 1909). — Des hauteurs un peu sévères où nous font planer tous ces graves problèmes moraux, si nous descendions à un sujet tout aimable et, lui aussi, paraît-il, très actuel? Pourquoi les femmes n'écrivent-elles plus, se demande Mlle Debrol, comme au temps, sinon avec le talent, de Mme de Sévigné? Et, dans une page très fine — qui prouve d'ailleurs qu'il en est encore qui savent écrire — elle en donne plus d'une raison. C'est d'abord la vogue de la conférence, "ce lunch spirituel et rapide, auquel la femme cultivée donne encore volontiers une heure en passant", c'est ensuite la facilité avec laquelle "on se débarrasse" d'une correspondance qu'on estime "une corvée", c'est l'usage de plus en plus fréquent de la "carte postale" et de "l'instantané", c'est enfin le "désir de s'amuser" trop général, qui fait qu'on n'ose plus parler de "ses impressions". Et Mlle Debrol termine son article par cette page que nous nous permettons de soumettre aux réflexions de nos lectrices... et de nos lecteurs, qui, eux aussi, en pourraient tirer un réel profit:

Retranchant le superflu, nous n'écrivons plus que lorsqu'une obligation